



L'Oreille de l'Ours.

Julien d'Huy

► To cite this version:

| Julien d'Huy. L'Oreille de l'Ours.. Mythologie française, 2013, 250, pp.10-14. halshs-01099413

HAL Id: halshs-01099413

<https://shs.hal.science/halshs-01099413>

Submitted on 6 Jan 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

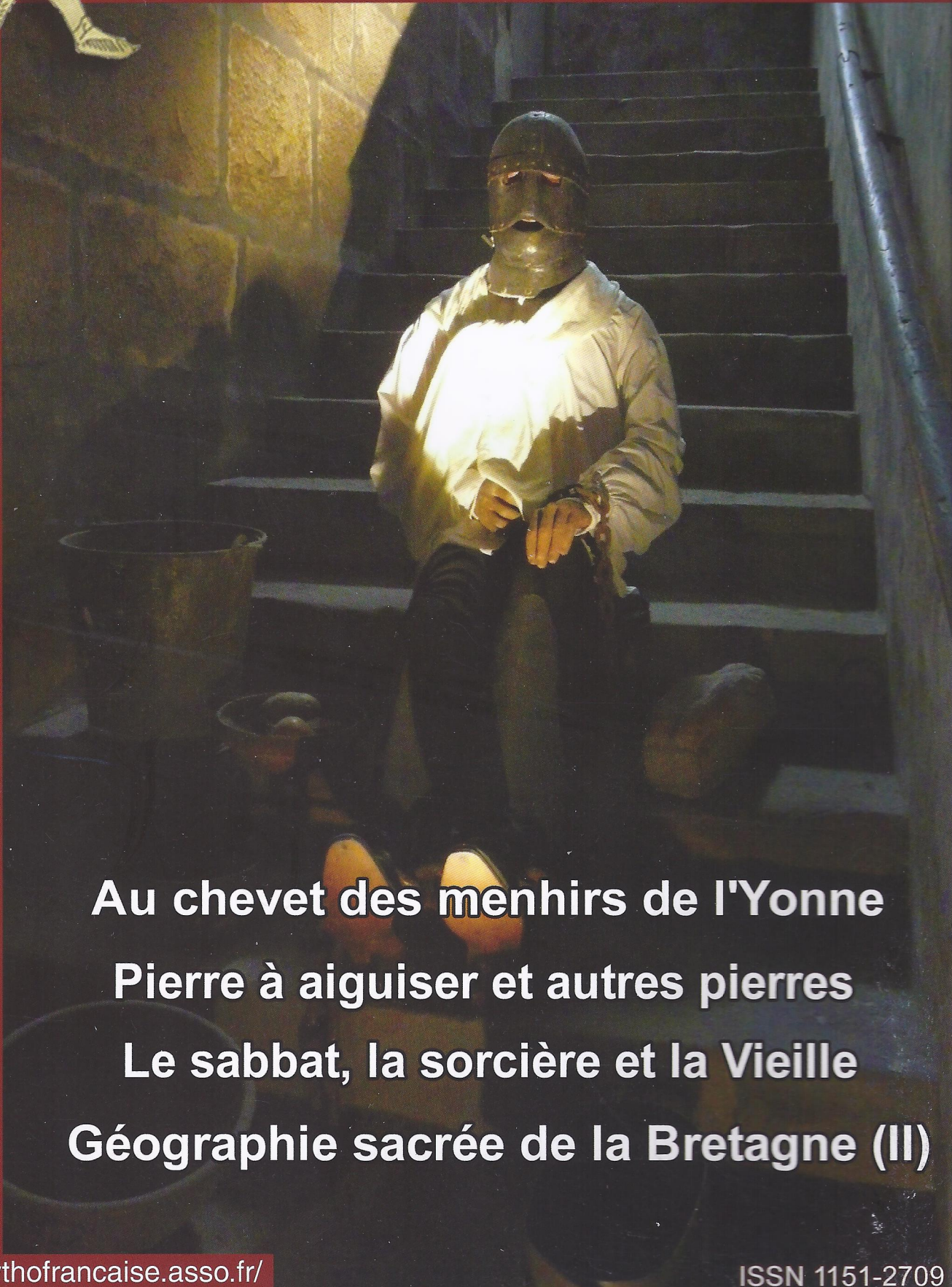
L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Mythologie Française

Société de Mythologie Française



Bulletin trimestriel n° 250
Mars 2013



Au chevet des menhirs de l'Yonne
Pierre à aiguiser et autres pierres
Le sabbat, la sorcière et la Vieille
Géographie sacrée de la Bretagne (II)

rires et les quolibets. Mais Ursanne se retourne et maudit ce repaire du mal. Les reptiles, crapauds et rats s'y multiplient tellement qu'il devient inhabitable et qu'Euclion doit l'abandonner.

Le rapport au vin est certainement un thème guerrier, qui entraîne à noter que les saints à noms ursins sont préférentiellement fêtés à fin juillet (Ursicin de Sens le 24, Ours de Troyes et son homonyme de Loches le 27, Ours d'Auxerre le 29), plus exceptionnellement six mois plus tôt à fin janvier (Ours de Digne et Aoste le 31, sans oublier que saint Aventin de Troyes, qui retire une épine de la patte d'un ours, est fêté le 4 février) ou encore, plus secondairement, dans la période allant de fin septembre à début novembre (Ursin de Troyes le 29 septembre, Ursicin de Disentis le 2 octobre, Ursin de Bourges le 9 novembre). Or le vin apparaît aussi chez les saints à noms de Loup qui ont une distribution calendaire assez proche.

L'OREILLE DE L'OURS

par Julien d'Huy

Tabou est un mot que l'on retrouve dans les langues polynésiennes sous la forme *tapu*, *kapu*⁽¹⁾. Il fut popularisé en Europe par James Cook au retour de son premier tour du monde, durant lequel il séjourna à Tahiti, et désigne le plus souvent, dans la littérature ethnologique, une prohibition à caractère « sacré », dont la transgression entraîne un châtement surnaturel. De telles prohibitions se retrouvent partout dans le monde⁽²⁾.

Les hommes préhistoriques connaissaient-ils de tels tabous en Europe ? Peut-on le démontrer ? Et, le cas échéant, peut-on les reconstituer ?

Nous prendrons comme exemple le tabou touchant au nom de l'ours. Une croyance, largement répandue en Eurasie et en Amérique du Nord, veut que les ours possèdent une ouïe extraordinairement fine, ce qui conduit les peuples autochtones à ne pas prononcer le nom

de l'animal de peur qu'il ne les entende, et à n'utiliser que des périphrases ou des qualificatifs pour le désigner⁽³⁾. Ce tabou est sans doute très ancien, puisqu'il n'a pu se diffuser d'Eurasie en Amérique du Nord que lorsque le passage de Béring, séparant la Sibérie orientale de l'Alaska, était encore praticable à pied, il y a plus de 17.000 ans. Il n'est cependant pas universel, ce qui nous permet de rejeter l'hypothèse d'un archétype.

Si le tabou portant sur le nom de l'ours est probablement préhistorique, était-il connu dans l'Europe paléolithique ?

Un tabou de langage vieux d'au moins 3000 ans dans le nord de l'Europe

L'argument d'un tabou portant sur le nom de l'ours est régulièrement avancé pour justifier la disparition en slave, en baltique et en germanique, du proto-indoeuropéen **rtksos*- ou **rksos*⁽⁴⁾, où il a été remplacé par des périphrases et des qualificatifs⁽⁵⁾.

Durant des millénaires, de nombreux peuples indo-européens ont conservé le mot **rtksos*- pour désigner l'ours⁽⁶⁾ : par conséquent, le tabou n'est probablement pas d'origine indo-européenne. L'hypothèse la plus parcimonieuse serait alors que le nom de l'ours ait été tabou chez certains peuples pré-indoeuropéens du nord de l'Europe ; les autres Indo-Européens auraient par la suite adopté la périphrase locale servant à désigner l'animal, sans conserver son caractère tabou, ce qui aurait permis la stabilisation du nom. Une telle perméabilité est illustrée par l'hypothèse du substrat germanique, selon laquelle le proto-germanique serait une synthèse du contact linguistique entre des locuteurs indo-européens et un substrat non indo-européen utilisé par les ancêtres des locuteurs de la langue proto-germanique⁽⁷⁾. Comme on sait que le balto-slavique a divergé des autres

3. Coyaude 2006 : 40-44 ; Figueras 2007 : 260-261 ; Frazer 1981 : 707-708 ; Fulford 1990 : 133 ; Harva 1959 : 281 sq. ; Pentikäinen 2011 : 71 ; Praneuf 1989 : 83-84 ; Rasmussen 1908 : 175-176.

4. Pokorny 1959 : 875.

5. Voir par exemple : Alinei 1997 ; Allan et Burridge 2006 : 39 ; Fortson 2009 : 31 ; Malmkjær 2004 : 237 ; Meillet 1921.

6. Sergent 1998 : 100.

7. Hawkins 1987.

1. Dixon 1988 : 368.

2. Alinei 1997 ; Frazer 1981.

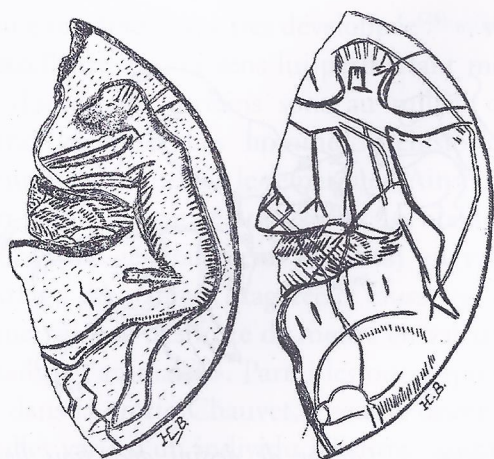


Figure 1. Représentation préhistorique partielle d'un homme et d'un ours s'affrontant (Mas-d'Azil, Ariège ; dessin d'Henri Breuil, in Piette 1902).

langues indo-européennes entre 3000 et 1000 av. J.-C.⁽⁸⁾, on peut faire remonter d'autant un tabou sur le nom de l'ours dans le nord de l'Europe.

Le tabou du mot « ours » dans les Pyrénées : un emprunt indo-européen pour que l'ours ne reconnaisse pas son nom

Inversement, le terme **rtksos-* a pu être emprunté par des peuples non-indoeuropéens pour étoffer leur corpus de mots servant à contourner le nom de l'ours. Un tel phénomène d'emprunt a peut-être eu lieu dans les langues finno-ougriennes, à propos desquelles Meillet écrivait qu'on ne trouve « aucun mot commun pour désigner l'ours, et les dénominations de cet animal bien connu de tous les peuples qui parlent ces langues y sont ou empruntées ou périphrastiques et analogues à celle du slave, du balte et du germanique⁽⁹⁾ ». Pour que l'animal n'apprenne pas à reconnaître le terme servant à le désigner, les autochtones avaient en effet tout intérêt à multiplier ses surnoms, ou à utiliser des termes d'origine étrangère.

Un tel phénomène se retrouve dans les Pyrénées françaises, où le nom de l'ours reste encore tabou. Certains bergers basques « ne nomment pas l'ours, jamais. (...) Dire son nom, c'est le susciter. L'ours entend tout, et celui qui l'appelle risque fort de le voir venir⁽¹⁰⁾ ». Pour éviter d'appeler l'ours par son

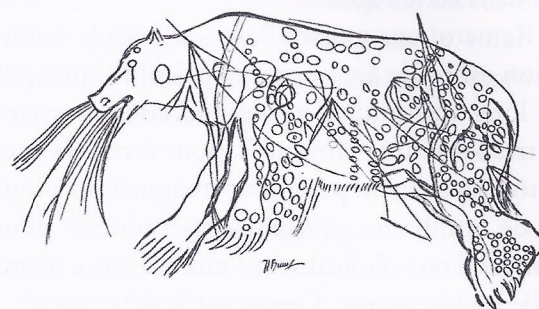


Figure 2. Gravure d'ours criblé de flèches et paraissant vomir du sang (Trois-Frères, Ariège ; Breuil 1930).

nom, les habitants du massif franco-ibérique ont multiplié ses surnoms, comme « Gaspard », « Dominique », « Ferrande », « Martin », « *lo Mossu* » (Le Maître), « *eth Tipe* » (Le Type), « *eus Ciort* » (Courte Queue), « *Lou Couralhat* » (Le Vagabond), « *L'Escanilhat* » (Le Déguenillé) ou « *eth Pedescaus* » (Le Va-nu-pieds)⁽¹¹⁾ ; les Basques l'appellent quant à eux « lui », « le type » ou « l'autre »⁽¹²⁾.

L'existence d'un tabou portant sur le nom de l'ours et la prolifération de surnoms pour le désigner pourrait expliquer pourquoi le basque, langue antérieure à l'indo-européen, emprunta à sa famille celtique le mot (*h*)*artz* pour désigner l'ours⁽¹³⁾. Suivant un processus que l'on retrouve chez les langues finno-ougriennes, cet emprunt s'intégrerait dans la dynamique encore en œuvre dans les Pyrénées, qui a conduit à la prolifération des surnoms de l'ours. Parmi les langues celtiques géographiquement proches de la région basque, le gaulois fut celle qui connut la plus grande expansion géographique et temporelle ; aussi cette langue permet-elle d'établir des limites *ante* et *post quem* à l'emprunt du mot par les Basques, entre -600 et 600. Le tabou portant

11. Figueras 2007 : 260-261 ; Marliave 1996 : 276 ; Marliave 2000 : 71 ; Sébillot 2002 : 739.

12. Salingue 1997 : 17.

13. Ce terme est en effet à rapprocher de la branche celtique de ce domaine, du gaulois *arto*, du gallois *arth*, du breton *arz* et de l'irlandais *art* (d'Arbois de Jubainville 1906 : 157-160). L'emprunt du mot celtique **artos* a cependant pu être remis en question, car ce nom aurait donné la forme **(h)artotz* qui n'a pas été observée (Trask 2008 : 110).

8. Andersen 2003 : 46.

9. Meillet 1975 : 286.

10. Salingue 1997 : 17-19.

sur le nom de l'ours aurait donc au moins 1400 ans dans cette région.

Remarquons que les Basques, dont la population est reliée à ses origines paléolithiques par un long continuum génétique, conserveraient de très anciennes croyances, pour certaines préhistoriques⁽¹⁴⁾ ; on peut donc imaginer qu'adopter de nombreux surnoms et périphrases pour désigner l'ours radicaliserait une croyance quant à elle préhistorique. Comment le démontrer?

Ours préhistoriques, que vous avez de grandes oreilles...

L'ours était considéré par les hommes préhistoriques comme un animal extrêmement dangereux. Sur une plaquette du Pechialet (Dordogne), on reconnaît un ours debout, affrontant deux êtres humains : l'un des personnages, tronc fléchi et bras tombant, semble en mauvaise posture, alors que son compagnon paraît vouloir lui porter secours. Au Mas-d'Azil (Ariège), une rondelle d'os présente une situation similaire ; sur une face, un homme attaquerait un ours à l'aide d'une lance ; de l'autre côté, un autre homme (le même?) serait renversé par un coup de patte d'ursidé (le même?).

Les images d'ours représentés dans l'art pariétal possédaient sans doute un semblant de vie. Dans la grotte Chauvet (Ardèche), dans la grotte de Tibiran (Haute-Pyrénées) et dans la grotte d'Ekain (Pays Basque espagnol), les ours ont été représentés là où la configuration des lieux évoque une tanière naturelle⁽¹⁵⁾, suivant en cela un principe de disposition que l'on retrouve à Lascaux et ailleurs⁽¹⁶⁾. Or cette disposition était-elle nécessaire pour une image se réduisant au seul rôle de média ?

Souvent, ces images paraissent interagir avec le spectateur : « dans bien des cas, l'homme (paléolithique) semble se retrouver en interaction (virtuelle) avec le prédateur⁽¹⁷⁾ » ; or une telle interaction constitue un danger. Par exemple, à Chauvet, une ourse protégeant son ourson (?) semble « menaçante (...), prête à bondir sur le visiteur⁽¹⁸⁾ » ; dans la Galerie de l'Ours du



Figure 3. Groupe de dessins avec trois figures d'ours, dont un à tête de loup et un autre à queue de bison (Trois-Frères, Ariège ; Breuil 1930).

Pech-Merle (Lot), un ours attend en grognant le visiteur⁽¹⁹⁾.

Pour empêcher la dangereuse animation des images, les hommes préhistoriques auraient fléchi leurs représentations⁽²⁰⁾, ou auraient omis d'en représenter la tête. A Montespan (Haute-Garonne), une statue d'ours accroupi est ainsi à la fois acéphale et marquée d'impacts, même si la datation de ces derniers est sujette à caution. Dans la grotte d'Ekain, la tête de l'une des deux figures d'ours en noir est manquante⁽²¹⁾. Dans la grotte des Trois-Frères (Ariège), un ours est criblé de flèches et paraît vomir du sang⁽²²⁾. Enfin, « parmi toutes les représentations d'ours connues dans l'art pariétal paléolithique, rares sont celles où l'œil est figuré » ; à Chauvet, « l'œil [de l'ours], contrairement à la majorité des animaux, n'est pas représenté ». On pourrait multiplier les exemples de mutilation volontaire de l'image.

Par conséquent, les représentations directes d'affrontements entre l'homme et l'ours, et la façon dont ce dernier était représenté dans l'art rupestre, indiquent que cet animal était considéré comme extrêmement dangereux par les hommes préhistoriques.

Si l'ours était un animal craint, dont l'on voulait éviter l'animation, et donc la venue, il est fort probable qu'il ait existé des pratiques d'évitement. Or l'ours a naturellement une

14. d'Huy et Le Quellec 2012 ; d'Huy 2012a, b.

15. Azéma 2010 : 340.

16. d'Huy 2011.

17. Azéma 2010 : 342.

18. Azéma 2010 : 340.

19. Azéma 2010 : 342.

20. d'Huy et Le Quellec 2010.

21. González 2001 : 430.

22. Breuil 1930.

« ouïe très fine⁽²³⁾ », « très développée⁽²⁴⁾ », voire « excellente⁽²⁵⁾ », ce sens lui permettant même de discriminer certains sons au milieu d'un grand vacarme. Les hommes préhistoriques n'ont pu manquer de le remarquer. Ainsi, dans l'art préhistorique de nos régions, les oreilles de l'ours sont généralement « [mises] en valeur, [parfois] de manière exagérée et faussée », avec « une volonté très forte de mettre en valeur un détail de l'animal⁽²⁶⁾ ». Parmi les ours représentés dans la grotte Chauvet, « seul le dessin des oreilles varie d'un individu à l'autre ; soit elles s'implantent toutes deux sur le contour externe, soit l'une d'elles est dessinée à l'intérieur de la tête, ce qui correspond davantage à la réalité anatomique⁽²⁷⁾ ».

Pour éviter d'attirer l'attention d'un animal dangereux, possédant une ouïe si fine, il devait sans doute exister des tabous de langage : « quand on a affaire à un animal dangereux, autant ne pas le nommer pour éviter si possible d'attirer son attention ou de provoquer sa colère⁽²⁸⁾ ». Mais peut-on le démontrer ?

Parmi les sept ours représentés dans le sanctuaire des Trois-Frères, l'un a été représenté avec une tête de loup, un autre avec une queue de bison, et un troisième percé de flèches et vomissant du sang. A propos de ces figures d'ours « déguisés », R. Begouën et H. Breuil écrivaient : « Il y a là une déformation voulue de l'animal, une sorte de déguisement provenant peut-être de quelque interdiction d'ordre religieux. On connaît un certain nombre de ces tabous chez des peuplades primitives actuelles. Peut-être la tribu qui fréquentait la caverne des Trois-Frères à l'époque magdalénienne, par crainte d'irriter l'esprit ours en l'évoquant par une image trop fidèle, représentait-elle cet animal en le déguisant, tantôt en mouchetant sa fourrure comme celle d'une panthère [les cercles sur l'un des ours], tantôt par l'adjonction d'une queue de bison en bataille ou d'un masque de loup grognant⁽²⁹⁾ ».

Des éléments ethnologiques, linguistiques et archéologiques plaident donc en faveur d'un tabou paléolithique portant sur le nom de l'ours. De futures recherches doivent désormais étayer ou réfuter ce point.

BIBLIOGRAPHIE

Alinei (Mario), « Magico-religious motivations in European dialects : a contribution to archaeolinguistics », *Dialectologia et Geolinguistica*, 5, 1997, pp. 3-30.

Allan (Keith) et Burridge (Kate), *Forbidden words : Taboo and the censoring of language*. Cambridge, Cambridge University Press, 2006, 316 p.

Andersen (Henning), « Slavic and the Indo-European migrations », in H. Andersen [ed.], *Language contacts in prehistory. Studies in stratigraphy*. Amsterdam-Philadelphia, John Benjamins, 2003, pp. 45-76.

Azéma (Marc), *L'Art des cavernes en action I ; les Animaux modèles : Aspect, locomotion, comportement*. Paris, Errance, 2009.

Azéma (Marc), *L'Art des cavernes en action II ; Les animaux figurés ; Animation et mouvement, l'illusion de la vie*. Paris, Errance, 2010.

Baffier (Dominique) et Feruglio (Valérie), « Les Ours », in : J. Clottes (dir.), *La Grotte Chauvet : l'art des origines*. Paris, Seuil, 2001, pp. 192-193.

Berrouet (Florian), « L'art pariétal paléolithique à travers le prisme culturel », in : Gaborit J.-R. (dir.), *Le Pouvoir de l'image*, 132^e Congrès national des sociétés historiques et scientifiques, Arles, 2007, Actes des congrès nationaux des sociétés historiques et scientifiques. Paris, Comité des Travaux historiques et scientifiques, (édition électronique), 2012, pp. 5-16.

Bégouën (Henri) et Breuil (Henri), « Les ours déguisés de la caverne des Trois-Frères (Ariège) », *Publication d'hommage pour le père Schmidt*. Vienne, Festschrift R. P., 1928, pp. 777-780.

Begouën (Robert) et alii, *Le Sanctuaire secret des Bisons : il y a 14000 ans, dans la caverne du Tuc d'Audoubert*. Paris / Montesquieu-Avantès, Somogy éditions d'art / Association Louis Begouën, 2009.

Breuil (Henri), « Un dessin de la grotte des Trois frères, Montesquieu-Avantès (Ariège) », *Comptes-rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 74 (3), 1930, pp. 261-264.

23. Praneuf 1989 : 14.

24. MacDonald et Barrett 1995 : 105.

25. Azéma 2009 : 179.

26. Mans-Estier 2012 : 57.

27. Baffier et Feruglio 2001 : 193.

28. Figueras 2007 : 260.

29. Begouën et Breuil 1928 ; voir aussi Praneuf 1989 : 35.

Coyaud Maurice (trad. et éd.), *Aux Origines du monde : Contes et légendes des Inuits*. Paris, Flies France, 2006.

D'Arbois de Jubainville (H.), *Les Druides et les dieux celtiques à forme d'animaux*. Paris, Librairie Honoré Champion, 1906.

Dixon (Robert M. W.), *A grammar of Boumaa Fijian*. Chicago, University of Chicago Press, 1988.

Figueras (Emmanuelle), *Anthologie des ours*. Paris, Delachaux et Niestlé, 2007.

Fortson (Benjamin W.), *Indo-European : Language and culture*. John Wiley & Sons, 2009.

Frazier (James George), *Le Rameau d'Or. Le Roi magicien dans la société primitive. Tabou et les périls de l'âme*. Paris, Robert Laffont, 1981.

Fulford (George), « A Structural Analysis of Mide Chants », in Cowan, William (ed.), *Papers of the Twenty-First Algonquian Conference*. Ottawa, Carleton University Press, 1990, pp. 126-158.

González (Reynaldo), *Art et espace dans les grottes paléolithiques cantabriques*, trad. Groenen. Grenoble, Jérôme Millon, 2001.

Harva (Uno), *Les Représentations religieuses des peuples altaïques*, trad. J.-L. Perret. Paris, Gallimard, 1959.

Hawkins (John A.) 1987, « Germanic Languages » in : B. Comrie (ed.), *The World's major languages*. Londres / Routledge (Croom Helm), New-York / Oxford University Press, pp. 68-76.

d'Huy (Julien), « Un ours dans les étoiles : recherche phylogénétique sur un mythe préhistorique », *Préhistoire du Sud-Ouest*, 20, 2012.

d'Huy (Julien), « A Cosmic Hunt in the Berber sky : a phylogenetic reconstruction of Palaeolithic mythology. » *Cahiers de l'AARS*, 16, 2012.

d'Huy (Julien) et Le Quellec (Jean-Loïc), « Les Ihizi - et si un mythe basque remontait à la préhistoire ? » *Mythologie Française* 246, 2012, pp. 64-67.

d'Huy (Julien), « La distribution des animaux à Lascaux refléterait leur distribution naturelle », *Bulletin de la Société Historique et Archéologique du Périgord* CXXXVIII, 2011, pp. 493-502.

d'Huy (Julien) et Le Quellec (Jean-Loïc), « Les animaux "fléchés" à Lascaux, nouvelle proposition d'interprétation », *Préhistoire du Sud-Ouest* 18(2), 2010, pp. 161-170.

MacDonald (David W.) et Barrett (Priscilla), *Guide complet des Mammifères de France et d'Europe*, trad. M. Cuisin. Lausanne-Paris, Delachaux et Niestlé, 1995.

Malmkjaer (Kirsten), *The Linguistics Encyclopedia*. Londres / New York, Routledge, 2004.

Man-Estier (Elena), « L'ours et l'homme. L'apport de l'étude de l'art préhistorique. » *Archeologia*, 500, 2012, pp. 52-63.

Marliave (Olivier de), *Trésor de la mythologie pyrénéenne*. Bordeaux, Sud-Ouest, 1996.

Marliave (Olivier de), *Histoire de l'ours dans les Pyrénées : de la préhistoire à la réintroduction*. Bordeaux, Sud-Ouest, 2000.

Meillet (Antoine), « Quelques hypothèses sur les interdictions de vocabulaire dans les langues indo-européennes », *Linguistique historique et linguistique générale*, 1921, pp. 281-291.

Pentikäinen (Juha), *Mythologie des Lapons*. Paris, Imago, 2011.

Piette (Edouard), « Gravure du mas d'Azil et statuettes de Menton », *Bulletin de la Société d'anthropologie de Paris*, 5 (3), 1902, pp. 771-779.

Pokorny (Julius), *Indogermanisches etymologisches Wörterbuch I*. Bern / München, Francke Verlag, 1959.

Praneuf (Michel), *L'Ours et les hommes dans les traditions européennes*. Paris, Imago, 1989.

Rasmussen (Knud), *The People of the Polar north*, trad. G. Herring. Londres, Kegan Paul, Trench, Trübner 1 Co., 1908.

Salingue (Yves) avec la collaboration de Pierre Peuchmaurd, *Artza, roi sauvage*. Toulouse, Privat, 1997.

Sébillot (Paul), *Croyances, mythes et légendes des pays de France*. Paris, Omnibus, 2002.

Sergent (Bernard), « C.R. : J.-D. Lajoux, L'homme et l'ours », *L'Homme*, 38 (148), 1998, pp. 299-304.

Trask (R.L.), *Etymological Dictionary of Basque*. University of Sussex, 2008, 418 p.

